



ABONNEMENT, FRANCE	
Un An.....	6 fr.
Six Mois.....	3 fr.
Trois Mois.....	1 fr. 50

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris
 OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR
 Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS. EXTERIEUR	
Un An.....	10 fr.
Six Mois.....	6 fr.
Trois Mois.....	3 fr.

GRÈVE GÉNÉRALE... BROUF!

Boulangerie chambardée à Lyon

PAS BIDARDS, LES CONTRE-COUPS
 Revolvérisé à Villars, tanné à Angers



Grève Générale !

Nom de dieu, je vois d'ici plus d'un camaro dresser l'oreille.

« Où donc, la Grève Générale ? »

C'est qu'en effet, ces deux mots signifient bougrement de choses, si on les prend du bon côté :

Grève générale, ça veut dire une trifouillée de prolos; peu importe leur nombre, déclarant qu'ils ne veulent plus avoir de relations avec les patrons qu'ils proclament voleurs;

Déclarant qu'ils ont plein le cul de l'existence actuelle, — et que c'est pas

deux sous d'augmentation qui foutront du beurre dans leurs épinards ; Alors, quoi? Ils vont vivre aux crochets des turbineurs qui n'ont pas lâché la besogne?

Que non pas! C'était bon dans les anciennes grèves : celles à la flan, où on se roulait les pouces attendant que la victoire tombe de la lune.

Dans la grève générale, c'est plus pareil, nom de dieu! Les prolos tendent leurs biceps : ils veulent vivre sans être à charge aux copains..... Si c'est ça, y a pas à barguigner : c'est les richards qui vont écopper.

Mais alors, où est l'aboutissement d'une telle grève ?

Ah, dame, il est bougrement loin, mais aussi bougrement plus espantouillant que l'aboutissement des grèves de foireux.

Au lieu de liarder avec le singe, et

de lui mendigoter quelques centimes d'augmentation, les grévistes proclament qu'il n'y a pas à discuter avec lui, vu qu'il est l'ennemi,... mais bien à le supprimer.

Pour ce qui est du bagne, comme il est le résultat du travail accumulé par les ouvriers, ils y foutent le grappin et proclament que tout est à eux, que le patron n'a plus à y fourrer son nez, — et qu'ils sont assez marioles pour se tirer d'affaire tout seuls.

C'est-y d'une grève de ce calibre que je dégoise ?

Hélas non! Y en a pas encore eu d'aussi rupinskoff : mais ça ne tardera pas, vu que le populo a plein les fesses des patrons.

Certes, le premier coup que des ouvriers se foutaient à exproprier leur

patron et à prendre possession de l'usine, y a des chances pour qu'une chiée de troubades radinent, mais le coup serait si rupin que peut-être bien les ilingots en tomberaient des mains des truffards.

Toujours est-il que pour l'instant, y a encore rien de fait.

De la grève générale en question, voici ce qu'il y a : à la suite de la grève de Carmaux, y a eu un Congrès à Albi. Une floppée de prolos y ont radiné, et tous ont penché pour que les ouvriers du Tarn et de l'Aveyron lâchent le turbin dare dare.

Savez-vous bien que ça ne serait pas mouche du tout une grève de ce calibre dans ces patelins qui sont farcis de montagnes, et où on pourrait faire la petite guerre... en grand !

Mais, voilà le hic ! Y avait les politicards à ce sacré congrès. Aussi, au lieu de se foutre en grève illico, on n'a fait que voter.

Ces pisse-froids socialards usent toujours du même truc, nom de dieu. Pour dérouter les ouvriers, les faire tourner comme des tontons, ils sont forts.

Et alors, quoi qu'il va en résulter ?

Heu, heu ! J'ai bougrement peur que ce coup-ci ça se manigance kif-kif aux autres grèves. C'est-à-dire qu'après avoir poirotté et s'être tourné les pouces, les mineurs soient obligés de radiner à la mine, sans condition, le jour où ils n'auront plus rien à se foutre sous la dent.

Puisque j'en suis à jaspiner sur la grève de Carmaux, que je dise deux mots du commencement.

Ça devrait être une sacrée leçon aux socialos à la manque qui nous rasant jusqu'à plus soif avec leur garce de conquête des pouvoirs publics.

On a vu ce que pèse le pouvoir politique d'un ouvrier, à côté du pouvoir économique d'un capitalo : Au premier mai dernier, le bon bougre Calvignac, fut nommé conseiller cipal, et ensuite bombardé maire.

Le directeur des mines, une vache nommée Humblot, y a trouvé un cheveu : « Dis donc toi, t'es mon esclave à la mine, et tu prétends être plus que moi dans la rue ? Ça peut pas durer ! Attends un peu, je vas t'en foutre d'être maire : tu vas décaniller d'ici, y a plus de boulot pour ta fièle... »

En chouettes zignes, les gueules noires se sont solidarités avec Calvignac. Ils se sont d'abord foutus en grève, puis sans y être invités ils sont allés rendre visite à leur directeur.

Mille potences, il s'en est fallu d'un rien qu'ils l'envoient dire bonjour de leur part à Watrin...

Le plus mouche là-dedans, c'est la situation de Calvignac : Calvignac-nature a autant de haine contre les grosses légumes de la mine que les copains.

Mais, Calvignac-maire est, de par son poste, le serviteur de la gouvernance. C'est lui que les gendarmes vont chercher pour sauver la peau du Humblot. Dame, ils s'adressent au maire, et faut qu'il marche au nom de la mère Loi ! Son écharpe, c'est kif-kif les colliers qu'on fout aux cabots : ça permet aux maîtres de les tenir en laisse.

Ce que je dégoise là est si véridique qu'un bon bougre de mineur disait de Calvignac : « Sans lui, nous serions encore abrutis... mais sans lui aussi, à cette heure, le Humblot succrait les pissenlits par la racine... »



TOUJOURS SALÉ

Et dame, c'est dans les bons prix ! Oui, nom de dieu.

Samedi dernier, en deux temps et trois mouvements, sans dire « ouf », les juges de la correctionnelle ont foutu au copain Gardrat **deux ans de prison et 3000 balles d'amende**.

Ça s'est passé à la correctionnelle et pas aux assises, à cause qu'il y a de l'outrage aux mœurs à la clé.

Le plus raide, c'est que le copain Gardrat, de même que tous les amis, n'a appris son passage à condamnation que le lendemain par les quotidiens du dimanche.

Voilà qu'il s'amène à la turne, deux canards dans les pattes : « T'as vu, qu'il me fait, j'en reviens pas ! J'ai acheté deux canetons pour bien me prouver que je ne me blousais pas... Enfin, quoi ! On dira ce qu'on voudra, j'ai pas reçu de convocation ! Il n'en est pas arrivé à la turne ?... »

Le copain avait raison, on l'a condamné sans le convoquer !

C'est pour avoir réédité le *Père Duchesne*, qui existe depuis plus d'un demi-siècle que Gardrat a étreigné. Les bourriques de l'injustice ont fait un mic-mac espatrouillant, y a foutre pas moyen de s'y reconnaître. C'est même pour ça probablement, crainte qu'il ne prenne envie au camarade d'aller les engueuler, qu'ils ne lui ont pas foutu de convocation.

Une fois ils lui avaient bien envoyé une lettre pour aller chez un juge instructeur, mais ça ne lui disait pas ! Il a préféré s'rotter une pipe à la place Maube.

Foutre, c'était pas une raison pour ne pas le convoquer samedi.

Du procès je ne sais donc rien de plus que ce qu'ont dégoisé les quotidiens. Ce qu'il y a de certain c'est qu'ils n'ont poursuivi que le *Bondieu dans la M... élasse*.

Et le numéro qu'ils ont s'été pourquoi ne l'ont-ils pas poursuivi aussi ?

Pardienne, parce qu'il n'avait pas mèche ! Les vaches avaient un but en faisant ce coup-là : foutre le trac aux vendeurs... quant au reste ils savaient bien qu'ils ne pouvaient rien.

Nom de dieu, c'est le bouffe-galette Engerrand, l'illustre *Père la Pudeur* qui doit jubiler : il pourra prendre son pernod chez les grands bistrots sans que les camelots viennent lui rappeler qu'il a de la bouze de vache plein ses chaussettes.

À la même séance, et au même comptoir, sont passés en condamnation Dufournel et le prétendu Parmeggiani :

Quoique celui-ci ait rouspété qu'il n'était pas le copain en question, on lui a collé un an ; Dufournel a rama-sé six mois.

Les Momignards à l'abandon

Cré tonnerre, si on veut bien juger la pourriture sociale qui nous étouffe, faut jeter un coup d'œil sur les faits qui, chaque jour, s'étalent dans les grands canards, — et qui sont racontés comme choses naturelles.

Ainsi, cette semaine, j'ai relevé qu'ici ou là on a trouvé une demi-douzaine de pauvres petits loupiots que les mères, faute de bricheton, ont été forcées d'abandonner sans plus les revoir.

C'est toujours la même et triste histoire, nom de dieu ! Le petit mignard est laissé sous une porte cochère, dans une allée ou sur un banc ; il est propre, la mère l'a gavé avant de l'oublier. Souvent, elle a cousu une petite lettre à sa robe pour supplier qu'on en ait soin et dire que c'est la misère qui l'a forcé à se séparer de son enfant.

Quelqu'un trouve le paquet, tout épaté d'entendre chialer. Les commères se rassemblent, s'extasient, trouvent le momignard gentil.

Et au lieu de gueuler contre les richards, qui en accaparant les terres, les maisons et tout le bataclan, ont réduit la pauvre mère à la misère, — on braille contre elle qui, le désespoir au cœur, s'est séparé du petiot qu'elle ne pouvait plus nourrir, ou n'a pas voulu le suicider avec elle.

On porte le môme chez le quart-d'œil du quartier ; on trouve que c'est très chic qu'il y ait de la police pour recueillir les pauvres mioches. Que deviendraient-ils sans ça ?

Le roussin ne fait ni une ni deux : il lui colle un numéro, — en carte, déjà ! — et l'expédie aux Enfants-Assistés.

Voici quelques-uns des abandonnés de cette semaine : dans l'allée du 18, quai de la Mégisserie, un loupiot de deux mois.

Boulevard du Port-Royal, sur un banc, en face du 172, un autre gentiment emmaillotté.

Au fond du couloir du 6, rue Herschell, une gosseline d'un mois, dans une corbeille.

Dans le couloir de l'école maternelle, rue des Maronites, une autre gosseline d'environ trois ans.

Au bois de Boulogne, les roussins ont trouvé, assise dans un fauteuil, une fillette de huit mois.

Mille tonnerres, n'est-ce pas un signe d'abominable malheur !

Faut que la mistouffe du pauvre monde soit bien grande pour que des machines pareilles se voient tous les jours.

Les premiers grands suicides qu'il y a eu : celui de la mère Souhain et de ses trois gosses à Limoges ; celui de la famille Hayem, l'autre 14 juillet, soulevèrent l'émotion.

Depuis, y en a eu bougrement des suicides ! Y a des familles entières qui se sont démolies... mais quoi, on s'est habitué à ça, les bourgeois continuent à gobelotter.

Un moment, les bombes de Ravachol les ont épouvantés : mais, aujourd'hui, les voila de plus belle retombés dans leur cruauté avachée.

Que devient le mioche échoué dans les pattes des roussins ?

Ah, certes, la pauvre mère ne s'en doutait pas, sans quoi elle aurait préféré le faire périr avec elle !

Les filles vont dans des turnes du genre de celles de la Fouilleuse, les garçons dans celles de l'espèce de Citteaux.

C'est là que les petits malheureux en voient de dures ! Leur naturel, leur esprit, leurs sentiments, ne leur appartiennent plus, ils sont ce que leurs géoliers, les riches et les curés veulent qu'ils soient : on les façonne pour qu'ils servent à la jouissance des jean-foutre de la haute.

Ils sont dominés, torturés, que c'en est épouvantable. A la Fouilleuse, c'est d'hier, les chamelles qui servaient de bourreaux aux petites filles, les fouettaient avec des orties, leur foutaient la camisole de force.

Quelles coquines ! Et ces garçons étaient sous la protection d'Herbette, un sale jean-foutre, grosse légume du ministère de l'intérieur, qui était grand chef dans les prisons, et à qui, pour récompense de ses crimes, on a foutu une place de gros rentier feignasse au Conseil d'Etat.

Nom de dieu, ne mériterait-il pas d'être démolé salement ?

Baste, on ne lui a fait rien de rien ! Seulement on a poursuivi deux salopes de gardiennes : la Pujo et la Ruinard, l'une qui avait été sœur de Vincent-de-Paul et l'autre qui sortait de Nanterre. Elles ont été condamnées pour la frime, avec la loi Bérenger à la clé, — c'est-à-dire qu'elles n'ont pas de prison à faire.

Pour ce qui est de la directrice de la Fouilleuse, une taupe qui était la maîtresse d'Herbette, on ne lui a rien fait... pas plus qu'à Herbette d'ailleurs !

Toujours kif-kif bourriquot ! Les gros sacripants sont mis hors de cause.

Ceux qui sont bougrement à plaindre, c'est les pauvres loupiots qu'on martyrise aussi affreusement.

De quel droit ? Ils n'ont fait de mal à personne !

Nom de dieu, quand je pense à ça la rage m'empogne. Si je n'avais qu'à serrer mes dix doigts pour étrangler d'un coup tous les jean-foutre de la haute... et sauver des tortures un de ces petits innocents, nom de dieu, ça ne ferait pas un pli !

Mes doigts serraient ferme, nom de nom !

Mince de dada !

Un bon bougre m'envoie une longue tartine qu'il n'y a foutre pas mèche d'insérer en entier. Seulement, comme il parle de moyens qu'il croit bons à serrer le frein de la misère, je vas lui répondre là-dessus, — car, hélas ! il n'est pas le seul à couper dans un tas de bateaux que les jean-foutre de la haute nous introfussent en douceur.

Comme le gas remonte trop loin, je ne pige que les phrases auxquelles je vas répondre. Ainsi, il dit :

« Pendant les guerres de la Révolution, les paysans se sont emparés de la terre... »

Ca, l'ami, tu l'as lu dans un tas de bouquins. Eh bien, je te le dis tout net : c'est faux ! archi-faux !

Il est aujourd'hui parfaitement démontré que la terre était aussi divisée avant la Révolution qu'après : les petits proprios ne sont pas ses enfants.

Y a eu là une illusion : à la Révolution, quand les paysans se sont foutus à brûler les châteaux et à foutre la fourche aux fesses des curés, d'eux mêmes ils supprimèrent la dime, les redevances, et tout le fourbi d'impôts qu'ils avaient à cracher aux nobles et aux prêtres. Ils n'attendaient pas la permission du gouvernement : ils auraient poirotté cinq ans ! En effet, ils commencèrent en 1789 à ne plus casquer, et ce ne fut qu'en 1793 que la Convention rendit une loi qui les y autorisait.

En ce temps, les impôts payés au gouvernement étaient maigres. Si bien que le paysan n'en payant plus au seigneur et au curé, il se trouva que sa terre fut quasiment libérée.

De là l'illusion qui a fait croire que les petits paysans étaient devenus proprios à cette époque.

Dame, ça fut l'âge d'or pour eux ! Ça dura jusqu'au temps où l'Etat eut réorganisé le truc des impôts indirects ; ce qui ne se fit pas en un jour.

Depuis lors, ces sacrés impôts ont fait bouler de neige, et aujourd'hui le paysan se trouve kif-kif avant 89 : il est aussi proprio de la terre qu'il l'était avant la révolution, seulement les récoltes ne font que lui passer sous le nez, — veinard, s'il a assez pour payer l'impôt, le prêteur d'argent et tout le fourbi.

Passant aux ouvriers le bon bougre veut d'abord leur assurer le *houcin de pain* pour les vieux jours.

Je pourrais lui répondre qu'il y a des floppées de prolos bien râblés, qui quoique jeunes, n'arrivent pas à décrocher le morceau de pain en question, — et qui ne sont pas assez ma-

rioles pour le prendre aux riches... Mais, passons !

Or donc, il ajoute que « la charité catholique et romaine est un trompe-l'œil ; » là, il a bougrement raison !

Où il se gourre, c'est quand il veut la remplacer par « la charité d'Etat, la Sociale... Une retraite à l'ouvrier, pas grand chose, bon dieu ! pour ne pas effrayer les bourgeois... »

Il veut donner deux ou trois cent balles par an à chaque famille. Pour y arriver, c'est pas compliqué : « Comme tout le monde paie l'impôt suivant ses moyens, que l'impôt qui dépasse 2 milliards soit augmenté de 50 millions... »

D'abord, l'ami, t'as un tort : c'est de ne pas vouloir effrayer le bourgeois. Cet animal, c'est kif-kif les oiseaux qui vont dans les champs piller la récolte qu'ils n'ont pas semée. Que font les paysans ? Ils foutent des épouvantails... Et les oiseaux, effarouchés par les loques rouges et le mannequin rembourré de paille se fuitent à tire-d'aile.

C'est aussi un des résultats des dynamitades : boulevard Germain et rue de Clichy, Ravachol n'a pas fait grands dégâts, mais il a foutu une telle trouille aux richards qu'ils n'en vivaient plus. C'est au point qu'il commence à leur germer dans le ciboulot l'idée de donner leur démission. A preuve, la conversation écoutée derrière la porte du salon d'une banquière, riche à une vingtaine de millions, par sa bonne qui me l'a redite en m'apportant une paire de savates à rapter.

La banquière jérémyait comme une pie borgne : « Mon dieu, c'est épouvantable ! Qu'allons-nous devenir ? Où se mettre, si ça continue?... Pour faire plaisir à ces monstres, il va peut-être falloir donner la moitié de sa fortune aux ouvriers... pour conserver l'autre moitié... »

Hein, toi le bon bougre, qui veux pas faire peur aux bourgeois, que penses-tu de cette richarde qui jusque-là regardait sa fortune comme sa propriété, et qui, par peur de la dynamite, en vient à ruminer sur l'idée de la couper en deux ?.. Pour ce qui est de bibi, j'espère bien que le populo ne lui imposera pas un si grand sacrifice : on l'a lui prendra sa fortune, toute entière ! — Mais comme on est de bons zigues, elle ne crèvera pas de faim pour si peu, on lui donnera les moyens de vivre grandement à ses aises...

Mille dieux, où en étions-nous ? Tu parlais de l'impôt, ajoutant que chacun le paye suivant ses moyens.

C'est pas exact : de ricochet en ricochet, l'ouvrier paye seul l'impôt ; le riche le lui repasse en douceur, — et comme le prolo ne peut le repasser à personne, c'est lui qui danse.

Un exemple : A Paris, dans des tas de maisons, y a de l'eau à tous les étages. Penses-tu que c'est un agrément que le probloc paie à ses locatos ? Taratata ! Il leur marque bel et bien le supplément sur la quittance.

Qu'arrive-t-il ? Comme ce supplément s'ajoute à un tas d'autres, si le locato est épicié, il gratte sur ses clients pour se rattraper ; s'il est patron, il gratte sur ses ouvriers.

Les ouvriers seuls sont grattés sur toutes les coutures... et ne peuvent gratter nulle part. Conséquemment, c'est eux qui caquent pour tous.

Autre exemple : Comme il y a beaucoup de piöles vides, y a des types qui parlent d'y foutre un impôt : « Comme ça, disent-ils, les proprios préféreront louer à meilleur prix... »

Ce qui arriverait, le voici : oui, le proprio louerait à meilleur compte, seulement il se rattraperait le terme d'après en augmentant son locataire. Et celui-ci, bonne poire, pour s'éviter les frais d'un nouveau déménagement, se laisserait faire.

Tout ça, pour te dire que l'impôt c'est comme le sable des sabliers : t'as beau poser ces petites mécaniques dans les deux sens, le sable tombe toujours.

L'impôt, c'est kif-kif : il tombe toujours sur le râble du populo !...

Et maintenant, j'en viens à ta retraite, — qui est bougrement loin d'être aux flambeaux. Je ne veux pas calculer si tes 550 millions suffiraient pour abouler 200 balles à chaque vieillard, — de ça je m'en tamponne le couillard.

Ce que je veux te dire, c'est que tu as une confiance bougrement trop carabinée dans l'Etat. Ouh là là, avec le tas de rouages qu'il y a, les vieillards n'en toucheraient pas épais des 50 millions. C'est les grosses légumes de la gouvernance qui étoufferaient cette braise.

Sans chercher midi à quatorze heures y a qu'à reluquer l'Assistance publique de Paris : ça s'y passe ainsi ! Cette garce d'administration dépense plus pour sa foutitude d'employés qu'elle ne donne aux malheureux qu'elle prétend secourir.

Nom d'une pipe, mon dégoisage s'allonge ; j'en pourrais dégobiller jusqu'à demain, mais faut que j'arrête les frais.

Pour terminer, je dirai au bon bougre en question qu'au lieu de chercher la fin de la misère dans des rafistolages de la Société, faut qu'il la cherche du bon côté :

C'est-à-dire, par la destruction de toute la vermène qui empêche le populo de vivre d ses aises : patrons, richards, gouvernants, et l'abominable séquelle.

GUERRE ENTRE PROLOS

Quéque chose de bougrement triste, c'est de voir des prolos se taper sur la gueule, à cause qu'ils ne sont pas du même patelin.

Ces temps-ci on a vu ça dans les mines du Pas-de-Calais : à Lens, à Liévin, partout par là, les gueules noires ont fait la chasse aux Belges.

Pendant ce temps, les gros chrognards de la mine se frottaient les mains : ils jubilaient, les cochons ! En effet, le temps que les ouvriers se mangent le nez entre eux, ils ne pensent pas à foutre en l'air les capitalos.

Mais que dire de Lamendin et de son copain Basly ? Voilà des merles qui se disent socialos. Or, le premier point pour être socialo, c'est de tendre la main aux frangins de tous les pays, qu'ils soient belges ou alboches.

Comment expliquer que les électeurs de Basly et de Lamendin ne sachent pas ça ?

C'est y que ces deux salopiauds leur auraient monté le job ?

Je le crois, nom de dieu ! Les deux jean-fesse se disent socialos parce que c'est de mode. En réalité ils sont les larbins des exploités et non les amis des ouvriers. Et ils ne sont pas fâchés, eux aussi, de voir les ouvriers se manger le nez, — car le jour où y aura plus de chamailleries entre prolos, le règne des bouffe-galette et des richards sera bougrement prêt de finir.



* L'Arget est un torrent qui se jette dans l'Ariège, à Foix, après avoir arrosé la Barguillière, vallée dont les 6.000 habitants pratiquent un usage bien digne d'attention.

* Ils appellent ça l'emproun (l'emprunt).

* Quand il faut faire un grand travail dans une métairie, a jeunesse des environs est convoquée ; garçons et filles accourent comme pour une fête. Et c'est bien une vraie fête. On travaille en riant avec un entrain merveilleux. Et puis, le soir, pour se reposer on danse tant qu'on peut.

* Se rendre ainsi service les uns aux autres, à charge de revanche il est vrai, mais sans trop compter, pour le plaisir de travailler tous ensemble et en profitant de l'occasion pour improviser un balchampêtre, — n'est ce pas là un avant-goût de ce que doit devenir la Commune Rurale ?

Nom de dieu, quand j'ai dégotté ces quelques lignes d'un bon copain de l'Ariège, au fin fond d'un supplément de la Révolte, ça m'a fait bougrement de plaisir.

Autant, mille foutre, que quand on rencontre une vieille connaissance, un camarade de jeunesse qu'on aurait perdu de vue depuis des tas d'années, et qu'assis vis-à-vis d'une vieille chopotte on peut tailler une bavette sur le temps jadis.

C'est que, bondieu ! ça m'en a foutu la souvenance du temps jadis, ce petit bout de flanche : un temps où le père Barbassou n'était pas comme au jour d'aujourd'hui moulu et cassé, foutre non ! Les plus rudes lascars de ce temps ne lui auraient pas foutu la main sur la gueule sans se laver les pattes, et la besogne lui faisait pas plus peur que de licher un bon coup de picton.

Il y a trente ans et plus de ça, cré couillon ! Ce qu'on en foutait des sacrées noces avec ces bougres d'emproun, comme dit le gas de la Barguillière ; pour bêcher et biner la vigne, tous les voisins s'assemblaient en chœur, et hardi petits ! C'était à qui en abattrait le plus, de la bonne ouvrage.

A charge de revanche, vietdaze ! La vigne d'un gas fini, les types s'attelaient à celle d'un autre.

Et la broche tournait, nom d'un chien, pendant que des casseroles s'échappaient la bonne odeur du frichti.

Entre deux feux mijotait la tourte, et les crêpes roussissaient guillerettes dans la poêle ; vin blanc et vin rouge emplissaient nos verres. Tant et si bien, mille dieux, que le soir, après le dernier rigodon, nous rappliquions à nos cambuses gais et contents, comme dans la chanson de la Revue.

L'hiver, c'était la même turelure, cré pétard ! Aux longues veillées on égrenait le maïs. Qué pintes de bon sang et de rigolade pour les jeunesses. Qué chic entrain

au jeu de la pantoufle et aux quadrilles, alternant avec le turbin. Les bécots pleuvent, nom de dieu, sur les joues des girondes fillettes qui s'esclaffaient de rire en envoyant une bourrade aux polissons.

Et les chouettes histoires qu'on racontait en s'enflant soit une aune de boudin ou de saucisse fleurant bougrement bon, soit des grillades de châtaignes qu'on arrosait de vin doux.

Rien que d'en parler, foutre de foutre, ça me semble que c'était hier !

Et pourtant, nom de nom, ça a bougrement changé ; la fortune n'est pas restée long-feu à nous faire risette. Avec le phyloxera et les charogneries des jean-foutre la misère est revenue plus vache que jamais.

Alors, les bonnes habitudes se sont perdues : les richards ont tout fait pour ça. Ça les faisait loucher de voir les paysans s'entraider et vivre au village comme qui dirait une grande famille.

On s'est foutu à pratiquer le « chacun chez soi, chacun pour soi ! » et on y a tous perdu.

Je dis tous !... Les charognards de la ville y ont trouvé leur compte : les prêteurs d'argent, les accapareurs nous ont grugé plus facilement, du jour où on ne s'est pas tenu comme les doigts de la main.

Aussi, on n'a plus de cœur au ventre pour travailler la terre ! Comment en aurait-on ? On est à sa vigne tout seul à manier la bêche, sans rien pour vous foutre en train, sans rien autre que le soleil sur la cafetière. Si encore on pouvait se rincer la dalle ? Mais on a que de la putain de piquette ! Autant vaudrait du sirop de grenouille.

Et les culs-terreux, restent terrés dans leurs pioles, kif-kif un lapin dans son clapier !

Ben oui, quoique ça, malgré les richards on revient au truc de l'emproun : qu'ils le veuillent ou qu'ils le veuillent pas, c'est plus fort qu'eux.

Et on y revient en plus mieux, nom d'un pet !

Ainsi, ce matin même, avec le cocorico du coq, le ronflement d'une machine à battre m'a tiré du pieu. Une chouette mécanique, fils de garce, qui fout par terre ses deux mille cinq cents gerbes par jour !

Là, y a pas à barguigner : pour un fourbi pareil faut bien que les voisins s'assemblent et travaillent en commun.

Et le copain dont j'ai foutu les réflexes en tête de ma babillarde a rudement raison : ces bricoles d'aide mutuelle, c'est un avant-goût de ce que sera la Commune rurale, quand la bonne terre des couvents, des banquiers et des comtes, aura fait retour aux pétrousquins et que les richards et la gouvernance auront fait le plongeon dans cent pieds de merde.

Alors, on massera pas seulement en commun, mais on jouira aussi en commun des produits du travail. Capet de dious, tous les bons bougres charroieront à la même grange, au même pressoir, au même moulin, — tous iront s'approvisionner au magasin commun.

Au village y aura comme à la ville les chouettes bricoles ; avec le télégraphe et le téléphone on relationnera partout sans se bouger de place.

Et foutre, aujourd'hui qu'on jaspine de locomotives électriques faisant 200 kilomètres à l'heure, faudra pas plus de temps

pour que j'aille à Paris voir le père Peinard que j'en fous pour faire les deux lieues qu'il y a de Janticot à la Barthelasse.

Et on s'esquintera plus le trou du cul, nom d'un tonnerre! Y aura de chiques machines pour toutes les sauces : charrues à vapeur, faucheuses, faneuses, moissonneuses, batteuses, fouloirs, etc.... jusqu'à des fourbis pour laver la vaisselle, — saluez les ménagères!

Des grues pour lever les plus lourds fardeaux; des chemins de fer sur toutes les routes.... La vapeur, l'air comprimé, l'électricité, foutront au rancard les bœufs de nos étables.

Et mille dieux, ça sera les gas des communes voisines, comme aujourd'hui c'est les cultivateurs voisins, qui se foutront des riches coups de main, pour abattre vivement la besogne.

Sans compter que les frangins des villes rappliqueront à la moisson ou aux vendanges, — tout comme les aristos s'en vont aux eaux, au jour d'aujourd'hui.

Et à la veillée, au lieu de compter des histoires de brigands, on se payera une représentation de l'Opéra de Paris, grâce au miraculeux téléphone.

Peut-être même qu'y aura mèche de voir si les actrices n'ont pas la trompette trop enfarinée.... La garce de science est si épatante!

Ohé, les gas de la campluche, il viendra le bon temps dont je bavasse, — et quoique ancien, foutre de foutre, j'ai bougrement l'espoir de le voir!

Mais pour y arriver, nom de dieu, faut être prêt à foutre un rude coup de torchon aux jean-fesse de la haute.

Et le plus tôt sera le mieux, foutre!

Le père Barbassou.

Chouettes Réunions

A **Saint-Denis**, celle de samedi dernier a été rupinskoff.

Si on reproche souvent aux anarchos de faire trop de théories et pas assez de pratique, — on peut foutre pas dire ça de leurs réunions. Y a que chez les anarchos que le populo perd pas son temps à lever les bras au ciel sur les noms de Jules et de Thomas.

Y a que là aussi où on soit libre de dégoiser ce que l'on pense, sans passer à l'écumoire d'une collection de types du bureau qui veulent savoir le nom des orateurs et un tas d'autres fariboles qui ne les regardent pas.

Oui, bondieu, on y est réellement libres! Comme on le sera en toutes choses quand on aura foutu à cul richards et gouvernants.

Le populo avait radiné ferme, dans la grande salle de Saint-Denis, et jusqu'à minuit il a écouté les orateurs sans qu'il y ait le moindre avaro. Pardine, ces affaires-là ça n'arrive qu'à ceux qui veulent faire rimer ordre avec police.

Pour ce qui a été dégoisé, primo, un copain a démontré, clair comme le soleil, que les anarchos sont seuls restés dans la voie révolutionnaire; que tant d'années après que l'Internationale s'est prononcée pour l'expropriation des richards faut être moule ou avoir envie de décrocher une place dans la gouvernance pour parler de réformes. Les réformes, nom de dieu, on fera toutes celles qu'on voudra après la

Révolution, mais, penser en faire avant, c'est de la couille en bâtons.

Deuxièmo, un autre copain dégoise sur la situation des conseillers sociaux. Après avoir jaspiné sur la grève de Carmaux et ce pauvre Calvignac, il en vient aux cipaux de Saint-Denis qui ont tout juste abouti à foutre quelques rubans rouges autour de la mairie et inventé le baptême civil.

C'est mouche comme socialisme!

A ce moment un gas mariolé dit qu'il y a deux conseillers cipaux dans la salle et les prie un bon moment de vouloir bien dire quelque chose. Les deux types retiennent leur respiration pour pas répondre. Ça, c'est pas chouette! Y avait un bon coup de propagande à faire pour le baptême civil. Les anarchos qui portent plus leurs gosses aux ratichons parce qu'ils les enrhumient en leur lavant les boyaux de la tête, — tous, ils viendraient les porter à la mairie de Saint-Denis, si on leur disait que le baptême civil empêche ces affreux mômes de pisser au lit.

Nom de dieu, j'en finirais pas, si je voulais dégoiser tout ce qui s'est dit. Faut que j'arrête les frais... avant, que je dise deux mots d'une grève qu'il y a là-bas. Toujours la vieille histoire : le singe fait des économies sur le dos de ses ouvriers, et avec ces économies il achète des machines pour remplacer les prolos. Ça fait, au lieu de foutre carrément à la rue, il leur propose un salaire de famine; les gas se foutent en grève et attendent que leur patron cane.... Y a neuf semaines qu'ils attendent ça!

Comme leur disait un copain : « Vous pouvez attendre vingt ans. Voyez-vous, pour faire caner les singes faut leur foutre le trac, par des moyens qui ne sont pas prévus par le manuel civique de Paul Bert.... Et encore ces grèves pour un salaire, en admettant qu'elles réussissent, c'est toujours le vieux jeu! Ce qu'il faut poursuivre, c'est la grève de tous les turbins ensemble, non pas pour le salaire, mais pour s'emparer des machines et des produits, et les mettre en commun pour bibelotter ensuite en peinars, sans gouvernants ni proprios. »

A **Besançon-les-Bains**. — Ne m'envoyez pas au bain, c'est comme ça que les richards font dire maintenant. Et ça, parce qu'ils ont installé dans la ville un lave-cul rupin, — turellement, c'est le populo qui a casqué!

Mais, ceux qui comptaient aller au bain et qui se fouillent, c'est les bons bougres du pays; quand les grosses légumes leur disaient qu'il y aurait des baignoires pour « toutes les bourses », ils se figuraient qu'avec quelques ronds ils s'enquilleraient d'autor dans le lave-cul.

Qué désillusion, vingt dieux! Faut casquer ferme; c'est plus fait pour « toutes les bourses », foutre non! Enfin, les prolos ont la satisfaction de voir ça du dehors et d'aller se laver au Doubs dans un endroit où les cipaux auraient pu foutre quelques voiturerées de sable.

Mais ouais, ils n'ont pas le temps de ça! Que les bons bougres s'écorchent les pattes dans le Doubs, pourvu que les richards aient leurs aises dans le lave-cul subventionné par les prolos.

Savez-vous bien, les aminches, que le populo a craché 100 mille balles pour la construction de cette baraque, — et nom de dieu, ça ne fait diminuer ni les denrées,

ni le logement; ni augmenter les salaires qui vont toujours en diminuant.

Si bien que les monteurs de boîtes sont encore en grève. C'est à dire que les pauvres gas se roulent les pouces, mangent leurs ronds, ceux de leur Fédération franco-suisse, — et tout ça pour rentrer au même taux qu'avant, car y a trop de montres fabriquées d'avance.

Malgré l'avachissement que les richards sèment avec leurs fêtes au lave-cul, y a des bons bougres qui réfléchissent que la mistoufle va toujours en augmentant, dans l'horlogerie comme ailleurs. Conséquemment ils avaient organisé des conférences avec Durey et Fortuné.

A la première, Durey jaspina sur Ravachol et les applaudissements ronflaient ferme, quand voilà un salaud de journaliste qui s'amène avec quelques larbins à ses trousse.

Il commence par faire du fouan, gueulant que « les applaudissements sont honteux ». Le populo ne fait pas attention à son dégoillage et continue d'écouter et d'applaudir.

Quand Fortuné jaspine à son tour, le journaliste, un nommé Leroy, croyant que tout le monde est de son calibre, lui demande combien il reçoit du ministère de l'intérieur.

Dame, le copain le rembarre dans les grands prix! Ça lui devient d'autant plus facile qu'on lui fait savoir que le Leroy est un journaliste à la solde de Wilson. Et le populo d'applaudir et de huer le boucanier qui, foutu à cran, ne trouve rien de mieux que d'aller au bas de la tribune et de tirer Fortuné par les pattes; sans plus de manges, le copain lui envoie un marron sur la hure.

Du coup, le bakanal devient famineux: le Leroy grimpe sur la tribune, mais il est foutu en bas et déporté en deux temps et trois mouvements.

Alors le Central s'amène et dissout la réunion.

Hein, que dire de ce journaliste? Il est du même tonneau que tous ces jean-foutre qui braillent de liberté et qui n'en veulent que pour eux.

Le lendemain, deuxième réunion. Pas de Leroy! Il paraît qu'un bon bougre lui a foutu une beigne la nuit dernière. Fortuné se fend d'un abattage famineux contre les sociaux crétiens, — et tout le monde d'applaudir.

Les réunions devaient continuer, mais la rousse voyant que le populo y venait en trop grand nombre, a fait refuser les salles.

Bast, si c'est pas dans un patelin, ça sera dans un autre! Fortuné et Durey ont une sacrée envie d'aller dans les Ardennes, faire une petiote tournée de conférences.

Probable qu'ils y seront dans une quinzaine.

CHAMBARD AMÉRICAIN

Nom de dieu, je m'étais promis d'y aller d'une tartine sur les grèves d'Amérique, où ça devient bath tout plein.

C'est la guerre sociale, foutre!

Eh bien, y a pas mèche! Les camaros de province ont tant envoyé de flanches que j'en ai plus de papier.

Y a même des copains qui vont rogner, vu que leurs fourbis ne passent pas: trop de copie! Ça sera pour la semaine prochaine.

Pauvres contre-coups !

L'épidémie que je constatais la semaine dernière se maintient, nom de dieu !

A Angers, grand remue-ménage l'autre samedi à la porte de l'usine Bessonéau : un riche bougre qui avait eu à se plaindre d'un contre-coup, l'attendait à la porte pour lui remettre lui-même ses doléances.

Il faut dire que dans ce baigne, le philanthrope exploitateur a fait placer une boîte aux lettres : les prolos qui ont des réclamations à faire n'ont qu'à se fendre d'une babillarde et la foutre dans la boîte. Ça va tout seul ! D'une manière ou d'une autre, le prolo se trouve saqué.

Mais j'en reviens à Cognard, c'est le nom du chouette bougre. Le contre-coup sort de la boîte, Cognard commence par lui appliquer une demi-livre de viande non désossée en pleine gueule. Turellement, l'autre essaie de parer les coups et de les rendre, mais Cognard allait un train d'enfer, et le contre-coup empochait plus que son fadé !

Survient un flc ; il veut défendre le contre-coup et prend le bras de Cognard. Celui-ci pivote vivement et d'une baffe épatante envoie le roussin les quatre fers en l'air.

Tout le populo massé aux alentours, en jubilait bougrement. Tous braillaient : « Vive Cognard ! Hardi Cognard ! » et applaudissaient à tout rompre.

Voilà-t-y pas que deux nouveaux roussins s'amènent vers le rassemblement et, voyant Cognard tarabuster à coups de talons leur copain effondré, veulent le ramasser et aussi s'emparer du bon bougre.

Alors, deux petits lapins sortent de la foule : « Attendez, on va vous apprendre à vous occuper de vos affaires. » Pif ! paf ! ils tapent dans la hure des nouveaux venus. Et le populo d'applaudir ferme.

Mes chameaux y auraient laissé leur peau, si le Central et une brigade de police ne s'étaient amenés au pas de course, prévenus par quelque andouillard. Ils ramassèrent le premier roussin qui était presque en marmelade et à quatre se saisirent de Cognard. Le populo hurlait sur les roussins, et ce n'est pas sans empocher quelques coups de pieds qu'ils réussirent. Les autres copains avaient pu se fuiter.

A ce sujet, les canards bourgeois beuglent : ils trouvent raide qu'une machine pareille se soit passée devant deux mille personnes et qu'il ne se soit pas trouvé un type pour mettre le hola.

Tas de couillons ! Moi, ce qui m'épate, c'est au contraire, que les roussins ne soient pas restés sur le carreau.

Hé, il ne s'en est pas fallu de guère ; s'il avait fait un peu plus noir, non-seulement Cognard ne serait pas allé au bloc, mais encore la brigade et le Central en tête auraient écopé grande largeur.

On en parle tout le temps dans la fabrique : les jeunes n'attendent qu'une occase nouvelle, avec un peu plus de noir à la clé.

A Villars, un pays de mines, tout près

de Saint-Etienne, le chef de chantier foutait à la porte un chouette copain, Rullière.

Foutu à cran d'être saqué, surtout qu'on n'avait rien à lui reprocher, sauf d'être anarcho, le gas est allé s'embusquer dans la mine et quand le Jean-foutre a radiné il lui a tiré quatre coups de revolver.

Seulement, comme il faisait noir, il ne l'a pas mouché gravement.

Turellement, tous les cognés des environs se sont foutus en campagne. Mais, bernique ! Ils ont fait buisson creux : le gas a pu se fuiter en douceur.

Babillarde Lyonnaise

Si tous les hôpitaux de France et d'Algérie sont kif-kif ceux de Lyon, les malades sont bougrement à plaindre.

Un camaro qui vient d'y faire un long séjour m'en raconte de raides. Le gas s'était cassé une patte dans l'usine où il turbinait. Le patron eût l'extrême délicatesse de le faire conduire à l'hôpital.

Dès son entrée, le prolo fut cramponné par les vieilles béguines qui lui introduisaient dans le tuyau de la comprenette qu'il fallait avaler le bondieu, — et autres foutaises du même tonneau. Les garces croyaient avoir à faire à un Jean-foutre : elles s'étaient foutu le doigt dans le trouffignon, le copain n'est pas bondieusard, tant s'en faut !

Il leur a rivé le bec en leur débobinant une trifouillée de choses très chouettes ; pour un peu, il se serait foutu à gueuler le *Bondieu dans la M... Confiture*. Ce que ces taupes ont fait une gueule !

Seulement, elles ont pris leur revanche, mille dieux, et y ont foutu un acharnement de sauvages. J'en finirais pas d'énumérer toutes les salopises qu'il endura ; les engueulades pleuvaient comme vache qui pisse.

Le copain avait le caractère bougrement bien fait, nom de dieu ! Malgré les démangeaisons qu'il en avait il ne leur a pas envoyé de marron sur le coin de la hure : il ne s'émotionnait pas plus qu'une enclume.

Voyant ça, les garces ont employé un autre truc ; elles l'ont fait foutre à la diète et il est resté deux mois, ne prenant qu'une soupe sans pain à midi et un bouillon le soir. Deux mois de ce régime : et le gône a un appétit de canasson ! Ce qu'il a dû en endurer.

Tant et si bien qu'il a dû quitter cette turne plus malade qu'en y entrant.

..

Un michonnier qui est emmerdé c'est le nommé Mayot, qui perche rue Ney. Ce birbe est proprio ; il avait pour locato un pauvre bougre, chargé de marmaille, qui n'avait pu financer son mois de loyer. Or, la semaine passée le Mayot faisait foutre à la rue le ménage du prolo.

Le populo ne tarda pas à s'amasser et quand on sut de quoi il retournait une trifouillée de bons bougres envahirent la turne, où ils ne trouvèrent que la femelle du proprio. Comme ils lui reprochaient sa vacherie, la toupie pour toute réponse s'est tournée et leur a montré son pétard.

Foutu à cran, le populo n'a fait ni une ni deux : il a envahi la boutique et a tout chambardé. Il n'y a pas eu bien grand mal, nom de dieu, quelques vitres cassées, des balances pas mal cabossées et la banque foutue en mille miettes ; tout le bricheton fut foutu à la rue et chacun en emporta sa part.

Voilà qui est bath aux pommes ! Y a qu'un malheur c'est que les flambeaux de ce genre sont trop rares : ils ne se produisent que par hasard, et non chaque fois qu'un proprio fait un prolo à la rue.

Un vieux grigou.

LE PÈRE PEINARD EN PROVINCE

ÉPICEMAR ET MOUCHARD

Vienne. — C'est pas un grand crime de faire concurrence au gouvernement en fabriquant de la fausse-monnaie. C'est bougrement moins abominable que la falsification de la camelotte qui se bouffe, crime que commettent bougrement souvent les épiciers pour augmenter leurs bénéfices.

Et pourtant la fausse-monnaie qui ne fait de mal qu'à la bourse est punie des travaux forcés. Ça tient à se qu'elle porte préjudice au gouvernement et aussi à ce que c'est des prolos ou bien des types hors la loi qui usent du truc.

Les falsifications elles, ne portent préjudice qu'aux tripes des prolos ; en outre, elles sont pratiquées par d'honnêtes bourgeois, — aussi est-ce considéré comme une peccadille de rien.

En tout, c'est le même système : on ne punit pas d'après la grosseur des crimes, mais bien d'après le préjudice que ça porte aux Jean-foutre de la haute...

Cette ruminade m'est venue à la lecture d'une babillarde de Sainte-Colombe, un petiot patelin à côté de Vienne. Ça n'a pas de rapport, — mais quèque ça fout !

Voici : La copine d'un camaro avait aboulé en paiement d'un balai à un gros épice mar nommé Charrier, une pièce de 20 sous ; le type la reluque, parce qu'elle lui semble fausse : « Peuh, qu'il fait, je la passerai tout de même, ou vous la rendrai... » et il l'a fout dans son tiroir.

La bonne bougresse partie, l'épicemar galope à la gendarmerie, raconte sur la pièce une histoire de brigands, si bien que cette engeance vient perquisitionner chez le copain ; ils fouillent de la cave au grenier sans rien trouver.

Vrai, s'il y a quèque chose de dégueulasse, c'est bien ce besoin de mouchardise qu'ont certains types ! Ainsi, cet épice mar qu'avait-il besoin d'aller moucharder ? C'est lui qui va en être le dindon, les bons bougres sachant que cornes et tricornes fréquentent sa boîte s'en garreront le plus possible.

CHASSE AU GARDES-CHAMPÈTRES

Charleville. — Nom de dieu, c'est-y parce que la chasse est ouverte, que j'ai des histoires de gardes-champêtres à raconter ?

Non ! Ça doit tenir à autre chose, car contre cette engeance, la chasse n'est jamais fermée.

Or donc, le garde de Charleville est allé l'autre jour chez une bonne bougresse, histoire de lui dresser procès-verbal à cause qu'elle avait coupé de l'herbe pour ses lapins.

Le cochon visait autre chose que le procès-verbal : il espérait lui foutre le trac et en fait de lapins, profiter de l'occase pour lui en poser.

Mais voilà, la bonne bougresse est aussi délurée que gentille. Elle a reçu le salaire avec tous les honneurs qu'il mérite... Tellement, nom de dieu, que le brigand a porté plainte et qu'elle a attrapé trois jours de prison.

A la jugerie, comme l'avocat bêcheur lui disait : « n'y revenez plus ! » elle a chiquement repiqué : « Si j'y reviens, c'est que je l'aurai tué. »

Mille tonnerres, faudrait beaucoup de femmes de ce calibre : m'est avis que la graine à rous-sins se ferait rare.

Surtout si des gas comme le copain Valentin de Cons-la-Grandville, un autre patelin des Ardennes, s'en mêlaient : comme il avait des fourmis au bout des doigts il a voulu les faire passer en tarabustant le garde-champêtre de l'endroit.

Mince de tarouille, nom de dieu ! Et il assaisonnait les marrons de petits compliments comme « traînard, brigand, crapule... »

L'emmerdant, c'est que le copain a ramassé trois mois de prison. Tonnerre, c'est bougrement sale ! Mais quoi, faut bien que les juges protègent le cuir de leurs rous-sins.

C'est d'ailleurs pas ça qui empêchera les chouettes zigues de le leur tanner.

RICHE BOUGRESSE !

Sans quitter les Ardennes, encore un chonette coup à l'actif d'une bonne femme.

Voilà-t-il pas qu'un huissier s'amène chez la mère Toussaint, à Villers-Se-meuse ; surellement c'était pour lui remettre du papier torcheculatif.

La mère n'a fait ni une ni deux, elle a attrapé le manche à balai et a commencé par agoniser le records de sottises. Ça a suffi au cochon : il a décanillé dare dare, se contentant de faire dresser procès-verbal à la bonne bougresse, de loin,..... de très loin.

SAGRÉS EXPLOITEURS

Lavaveix-les-Mines. — J'ai raconté dernièrement l'histoire de ce bon bougre qu'on avait fait remonter de la mine pour l'entoyer, à cause que son proprio l'avait dénoncé comme ayant de la poudre, dans sa cave.

Dans les pays de mine, y a pas de gueule noire qui n'ait un brin de poudre qui plus, qui moins. Le gas en question fit vingt-sept jours de prévention ; c'était bougrement suffisant.

Eh bien, non ! On vient de lui coller six jours et cent balles d'amende.

Il va s'en dire que depuis sa sortie le pauvre fieu n'a pas retrouvé de l'embauche.

Quelle misère dans ces sacrés pays de mines ! C'est l'esclavage en plein, nom de dieu ! Ainsi, à Lavaveix, le seigneur du patelin, c'est Benoit Marcelin, un jean-foutre qui est ingénieur des mines, maire, président de la caisse dite de secours, président de la coopérative.

Allez donc bouger, mille bombes ! Le charognard vous tient de cinquante façons. Cette maudite coopérative que la Compagnie a montée, est une boîte à rations pour serrer encore plus la vis aux gueules noires.

Le Marcelin trouvant qu'à lui seul il n'arrive pas à faire assez de mistouffes à ses esclaves a dressé un élève, un salaud nommé Dayent. C'est lui qui fait les tournées dans la mine, et comme tous les

travaux sont à la tâche : piqueurs, tant la benne ; boiseurs, tant de paires de bois à poser et chargeurs *idem*... quand le charognard raplique au chantier, c'est pour faire quelques rosseries : « Houm, houm ! charbon pas propre, benne au rebut, quarante sous d'amende !... Pas content ? Allez-vous en... »

Nom de dieu, 40 sous d'amende sur 70 sous de salaire : ça fait un rude trou !

Aussi, la rage se concentre dans le ventre des gueules noires, et vienne la Sociale les vaches riront jaune !

COMMUNICATIONS

Paris. — Tous les dimanches, après midi, réunion du *Cercle International*, maison Georget, au premier 33, rue Aumaire.

— Mercredi, samedi et dimanche à huit heures 1/2 du soir, rue Oberkampf, 104, aux Grandes Caves.

— Tous les dimanches de 9 à 11 heures du soir, l'*Avant-Garde ouvrière*, lectures, discours et chants, 89, rue Mouffetard.

— Le groupe de Levallois se réunit tous les samedis à 8 heures 1/2, salle Mézerette, 86, rue Gravel. Tous les travailleurs sont invités à discuter avec nous, les théories humanitaires.

— Les *Révoltés*, groupe d'action, invite tous les socialistes, sans distinction d'école, à venir discuter avec eux, tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, maison Boutillier, 93, rue Bolivar.

Aubin. — Le groupe « les Watrineurs de l'Aveyron », se réunissent tous les dimanches à 8 h. 1/2, salle Judith, au Gua, et invitent tous les opprimés à venir discuter leurs idées.

Les camarades qui pourraient disposer de brochures sont priés de les envoyer, pour aider à la propagande.

Montreuil-sous-Bois. — Le groupe abstentionniste révolutionnaire se réunit tous les mardis soir, à huit heures et demie, salle Brau, 57, rue de Paris, à Montreuil-sous-Bois.

Tous les travailleurs sont invités à venir discuter les résultats du suffrage universel.

Saint-Denis. — Réunion tous les samedis, à huit heures et demie, salle Massoneau, rue Moulin, n° 9.

Le Perreux. — Salle Beauvais, 23, boulevard d'Alsace-Lorraine, dimanche, 4 septembre, à 2 heures 1/2. — Réunion publique et contradictoire. — Les compagnons de Paris et de la Banlieue sont priés de considérer la présente comme invitation.

Toulon. — Toutes les communications et correspondances concernant la propagande révolutionnaire anarchiste, doivent être adressées au compagnon Delaporte, rue Alé-zard, 23.

Le groupe anarchiste la *Révolution des Travailleurs* prie les groupes de bien vouloir lui envoyer des communications sur tout ce qui concerne la propagande.

Beaune. — Un groupe anarchiste vient de se former à Beaune, sous la dénomination : les *Niveleurs Beaunois*.

Londres. — Les compagnons qui désirent le manifester sur Ravachol, peuvent s'adresser au compagnon G. A. B., 53, Charlotte Street, Fitzroy Square, W. London, Angleterre.

Lille. — Dimanche, 4 septembre, à 6 h. du soir, réunion de tous les copains de Lille

et des environs, à l'Harmonie, place Condé. Urgence.

Sera suivie d'une soirée familiale au bénéfice d'une compagne.

Le *Père Peinard* sera porté à domicile par Romans, le vendredi à Roubaix, le samedi et dimanche à Lille, Marj et Marquette.

Nouzon. — Dimanche 4 septembre, de 5 heures à 5 heures du soir, chez Micheau, rue Voltaire, réunion des lecteurs du *Père Peinard* et de la *Révolution*.

Charleville. — Réunion des *Sans-Patris* à 6 heures du soir, au premier Chainaux. Les lecteurs de la *Révolution* et du *Père Peinard* sont invités.

PETITE POSTE

P. Chalon — C. Reims — B. Limoges — G. Gruchet — G. Chatoullenoit — P. Narbonne — V. Calais — D. Morlanvelz — A. Damery — D. Toulon — P. Lavaveix — G. Trélazé — P. Lyon — L. Vaise — P. Chalons — U. Nantes — R. Romans — B. Limoges — R. Lille — O. Beauvais.

Vendeurs du « Père Peinard »

Reims. — Courtois, porte à domicile.

Charleville et environs. — Thomassin, 12, rue Colette, à Mézières.

Auxerre. — Morin.

Bordeaux. — Place per. Berland, kiosque n° 7, Cours Victor-Hugo, kiosques n° 28 et 33 ; chez Mme Maury, place Intérieure-d'Aquitaine ; chez Meuser, tailleur, rue Sainte-Catherine, 199.

Lyon. — Dépôt central, Paris, 140, rue Pierre-Corneille.

Vienne. — Delalé, 1, rue Victor-Faugier, Vienne (Isère).

Lille, Croix et Wasquehall. — Romans, Fives-Lille.

Saint-Denis. — Ruez, 11, Grande-Rue, rue Saint-Marcel ; Frécourt, rue de Paris, et tous les marchands de journaux.

Châlons-sur-Marne. — Jules Pie, 1, rue Chambrand, porte à domicile.

Limoges. — Justin Rosier, chemin du Puy-Lamaud.

Qui veut de la Dynamite ?

Ne sautez pas, nom de dieu ! C'est comme je vous le dis, les bons bougres :

Voulez-vous de la dynamite ?

Pour trois balles, plus les frais d'octroi, vous pouvez vous en payer un kilo.... Zut, c'est un litre, que je veux dire ! Car cette dynamite se vend au litre.

Et c'est du nanan, vous savez : quand on a la digestion difficile, sans faire éclater les boyaux, elle aide bougrement à la circulation de la boustifaille.

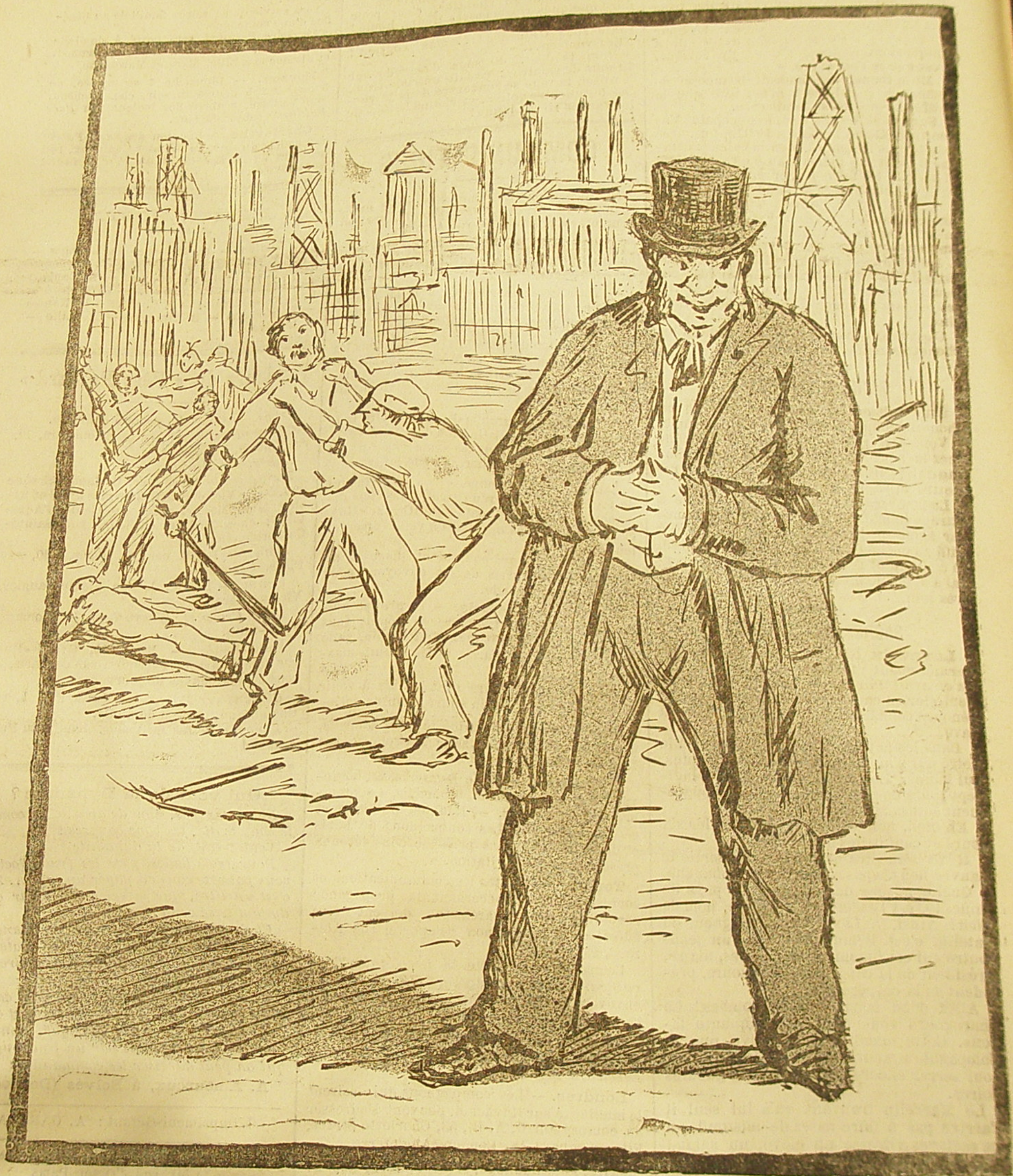
C'est en effet un digestif, qui peut carrément faire la pige à la Chartreuse, et qui a cette supériorité d'être fabriqué, non pas par des moines, mais par un bon bougre à qui on peut adresser les commandes :

A. Amoureux, à Belvès (Dordogne).

L'Imprimeur-Gérant : A. GARDRAT

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*
4 bis, rue d'Orsel, Paris

Chasse aux mineurs belges.



Le temps que les prolos se tapent dans le nez, les richards jubilent.